

La Demoiselle du bureau de poste.

Benjamin l'artiste-peintre, s'était mis à astiquer furieusement ses cuivres.

— Il faut que ça brille, dit-il, j'ai du monde ce soir... de braves gens qui veulent me marier. Il interrompit sa besogne pour s'essuyer le front.

— Il est de fait que peinture, ménage, cuisine et astiquage, c'est trop de surmenage pour un homme... Benjamin, mon petit, il est temps que tu partages la besogne avec une brave et vaillante fille, capable de te rendre heureux !... Soudain, son regard remarqua sur la table une lettre écrite la veille pour un client. Il quitta brusquement son siège :

— Sapristi... Moi qui oubliais ma lettre... Une lettre si pressée !

Le temps de faire un peu de toilette, de changer de veste, de coiffer son large feutre, et Benjamin descendit quatre à quatre...

Le bureau de poste se trouvait quelques maisons plus loin.

Benjamin entra pour prendre un timbre. Comme il passait devant le guichet de la poste restante, il eut une surprise :

— Tiens, tiens, une nouvelle tête... Gentille brunette, ma foi... pas jolie, jolie, mais du charme, beaucoup de charme... Elle me regarde... Attention, de la tenue... Dommage que je n'aie rien à demander à la poste restante... Je voudrais la voir de près.

Benjamin timbra sa lettre et, en se retirant, il réfléchit.

— Au fait, le moyen d'approcher la demoiselle de la poste restante est bien simple, je vais m'envoyer une lettre... l'oeuf de Christophe Colombo... Je m'appelle Benjamin Brénat et j'habite au numéro 9, j'ai trouvé ma suscription : B. B. 9... Dans l'enveloppe, n'importe quoi, une feuille blanche ou un prospectus...

Le soir même, le pli fut déposé à la poste et, le lendemain matin, Benjamin se dirigeait vers le guichet.

— B. B. 9, mademoiselle s'il vous plaît. L'employée chercha dans un gros paquet. Benjamin eut le temps de la détailler.

— Mieux encore que je n'aurais cru, songeait-il en prenant la lettre qu'elle lui tendait, demain je recommencerai l'expérience et je tâcherai d'amorcer la conversation... Mais pourvu qu'on ne la mette pas au guichet des valeurs déclarées, j'ai si peu de veine...

Le lendemain, il se présenta, la bouche fleurie d'un sourire :

— Bonjour, mademoiselle, avez-vous quelque chose pour moi?... B. B. 9.

Et tandis que la demoiselle cherchait :

— Beau temps, mademoiselle, modula-t-il. — Très beau temps, heureux ceux qui ne sont pas en cage comme moi, répondit-elle en souriant.

La conversation était amorcée. Benjamin n'eut guère le temps de l'alimenter. Une personne pressée prenait déjà sa place devant le guichet.

Il s'obstina. Et chaque jour, en venant chercher la lettre qu'il s'envoyait régulièrement, Benjamin échangea quelques banalités avec la demoiselle de la poste restante.

De plus en plus épris, il résolut un jour de confier ses impressions à l'enveloppe qu'il allait jeter à la boîte : „Dire, écrivit-il, que, demain, la demoiselle de la poste restante me remettra cette lettre sans se douter qu'elle contient le secret de mon cœur. Oserai-je un jour lui exprimer le sentiment très vif qu'elle a su m'inspirer... J'ai peur de ne jamais avoir la hardiesse nécessaire pour lui faire cet aveu."

Ce jour-là, la demoiselle du bureau de poste se dit :

— Il m'intrigue ce garçon. Quelle est donc la personne qui lui écrit si ponctuellement, et que peut-elle bien lui dire ?

Le lendemain, elle subtilisa la dernière lettre de Benjamin et l'emporta chez elle. Elle roula un crayon sous la partie gommée et put lire l'inattendue confidence...

Quand Benjamin se présenta au guichet, il vit un joli sourire s'épanouir sur les lèvres de celle qu'il aimait en secret.

— Deux B. B. 9 aujourd'hui, monsieur fit-elle en rougissant.

Les yeux de Benjamin s'arrondirent.

— Deux... Pas possible !... Oh ! très curieux... Voilà les B. B. 9 qui font des petits, maintenant... Quel prodige !

Vous pensez si notre peintre était ému et intrigué en sortant du bureau ! Avec quel ébahissement il lut ces simples mots :



Die „Coupe des Trois Nations“ das von C. A. Spora für Ostern 1926 organisierte Wettspiel. — Die Bronze wurde von der „Lux. Zeitung“ gestiftet.

„Pourquoi ne pas se prononcer quand on est épris d'une jeune fille ? Que de temps perdu ! La réponse peut être bonne.

Transporté de joie, Benjamin murmura :

— Son écriture !... Elle m'a deviné... C'est à croire qu'elle a lu ce que j'ai écrit... J'en ai une chance d'avoir été compris !... Ce n'est pas demain que je reviendrai, c'est ce soir, à la sortie des employés... A présent, je ne crains plus la glaciale rebuffade...

Et il a épousé la demoiselle du bureau de poste.

Celle-ci, bien entendu, s'est empressée de donner sa démission.

Moins d'un an après, un gros bébé est venu égayer leur charmante solitude.

Mais voilà que Benjamin vient d'apprendre qu'il allait être père une seconde fois.

— Diable ! s'est-il écrié inquiet, c'est B. B. 9 qui me vaut le bonheur, pourvu que ça ne finisse pas par neuf bébés !...

Alphonse Croizière.

Film und Dollar.

Amerika, das Land der grossen Zahlen und des Dollars, hat auch die Kunde von der ungeheuren Kostspieligkeit der Filme verbreitet. Man wusste, dass man das Publikum mit den Riesensummen blenden konnte, die einzelne Monstre-Filmedramen verschlungen haben sollten, und so kam als das nicht zu übertreffende Höchstmass der Filmleistung der „1 Million Dollar-Film“ auf. Aber allzuviel ist ungesund, und allmählich hat sich sogar das amerikanische Publikum an dem Prunk der Ausstattung, an der Häufung von Massenszenen und an der protzigen Zurschaustellung des Dollarreichtums übersättigt. Es mehrten sich die Anzeichen, dass selbst die Filmkönige der Neuen Welt von dieser Häufung äusserlicher Effekte und Vergeudung der Gelder, die auf die Dauer nicht einmal mehr zugkräftig sind, genug haben und sich einer mehr seelischen Durchbildung des Films zuwenden, bei der menschliche Konflikte und Spannungen, nicht mehr Massenszenen und grossartige Schaustellungen, das Leitmotiv bilden. Vorzügliches Spiel erster Kräfte, technische Feinheiten und seelische Einfühlung der Photographie, eine frische, ins Leben greifende Handlung voller Spannung — das sind Dinge, die in keinem Lande unerschwinglich sind, und auf denen doch der echte Erfolg beruhen muss.

Der harmlose Laie wundert sich ja seit langem, warum die Filme immer so furchtbar viel kosten müssen. Er überschlägt dabei freilich nur, was er sieht, und berücksichtigt nicht die mannigfachen Ausgaben, die auch bei einer vernünftigen Sparsamkeit notwendig sind. Da muss man zunächst ein geräumiges Atelier haben, dessen Miete absolut nicht billig ist und in dem viel elektrischer Strom verbraucht wird. Dann ist ein kleines Heer von Arbeitern nötig, von Zimmerleuten und Dekorationsmalern, die die Szene aufbauen, von Elektrikern, von Garderobieren, Coiffeuren usw. Der Kameramann, der ein hochbezahlter Fachmann ist, hat eine Anzahl von Hilfsarbeitern; dann kommen der Regisseur mit seinen Hilfsregisseuren und weiter natürlich die „Direktoren“, die beim Filmen stets in Mehrzahl auftreten, ohne dass man sich von diesem augenscheinlich „notwendigen Übel“ befreien kann. Selbst bei sorgfältigster Vorbereitung und sparsamster Verwendung der Mittel an Menschen und Sachen lässt sich ein grosses Filmdrama nicht unter einem Monat oder sechs Wochen drehen, und dann kommen noch die nicht unbedeutenden Arbeiten für die Herstellung des Films und sein Herausbringen.

Ein amerikanischer Fachmann hat kürzlich die Filme nach ihrem Dollarwert in drei Klassen eingeteilt. An der Spitze stehen die „Ueberfilme“, die Kosten von einer halben Million bis 1½ Millionen Dollar verursachen. Von solchen Riesenwerken werden aber nur höchstens drei oder vier im Jahr von jeder der grossen Gesellschaften produziert, und im ganzen sind es heute auch nicht mehr als ein Dutzend solcher Millionen-Filme, die das reiche Amerika herausbringt. In die zweite Klasse gehören die gewöhnlichen sechsstufigen Filme, die zwischen 40.000 und 100.000 Dollar kosten. Von diesen Filmen kommen jährlich ein paar hundert auf den europäischen Markt. Die dritte Gattung besteht aus den zahllosen billigen Filmen, die als Beiprogramm gegeben werden und nicht viel kosten. Nun mögen in Europa die Produktionskosten geringer sein, aber unter 250.000 Franken wird man auch einen anständigen Durchschnittsfilm schwerlich herstellen können.